

HOMÉLIE 2

«En lui la vocation nous est échue, nous sommes prédestinés par le décret de celui qui fait toutes les choses selon les vues de sa propre volonté, afin que nous soyons pour lui un sujet de gloire, nous qui avons d'abord espéré dans le Christ. C'est en lui que vous-mêmes avez entendu la parole de vérité, l'évangile de votre salut, en lui que par la foi vous avez été marqués de l'Esprit saint, objet de la promesse. Il est le gage de notre héritage, pour notre pleine rédemption et la manifestation de sa gloire.»

1. Partout Paul s'est efforcé de montrer, autant qu'il était en son pouvoir, l'ineffable bonté de Dieu envers nous. Qu'il ne le puisse pas entièrement, il l'avoue lui-même quand il s'écrie : «Ô profondeur des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, inexplorables ses voies !» (Rom 11,33) Mais il dit là-dessus tout ce qu'il est possible d'en dire. Que dit-il donc ? «En lui la vocation nous est échue, nous avons été prédestinés.» Il avait dit plus haut : «Le Seigneur nous a choisis;» et maintenant : «La vocation nous est échue.» Comme le sort néanmoins est une affaire de hasard, et non de libre arbitre ou de mérite, comme il est aveugle et sans discernement, laissant souvent de côté les hommes vertueux, pour mettre en évidence ceux qui n'ont aucun droit, voici comment l'Apôtre rectifie sa parole : «Nous avons été prédestinés selon les vues de celui qui accomplit tout.» Notre vocation et notre élection ne sont pas dès lors livrées au hasard; c'est Dieu qui choisit, et ce n'est pas sans motif que nous sommes choisis; c'est Dieu qui nous appelle à l'héritage, et selon ses propres desseins. Paul avait dit la même chose dans son épître aux Romains : «Ceux qui sont appelés à la sainteté selon les vues de Dieu. Ceux qu'il a appelés, il les a justifiés; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés.» (Rom 8,28-30) Après avoir déclaré qu'ils sont appelés selon les vues de Dieu, il veut faire voir la supériorité qu'ils ont sur les autres; il parle de la prédestination, mais sans porter atteinte à notre liberté. Ainsi donc il met en avant ce qui rentre le plus dans l'essence de la béatitude. Le sort ne tient pas à la vertu, je le répète, mais bien au hasard, s'il est permis de le dire. On pourrait alors s'exprimer de la sorte : Il nous a choisis, le sort s'étant ainsi prononcé. Comprenez bien cependant que la prédestination provient de la volonté que Dieu respecte notre libre arbitre en nous destinant pour lui; car il nous voyait avant de nous appeler. L'admirable prescience de Dieu connaît toutes les choses avant qu'elles existent.

Observez avec quelle attention soutenue l'Apôtre nous enseigne que le Seigneur a tout déterminé dès le principe, et nullement par un acte de repentance, afin qu'en cela nous ne soyons pas inférieurs aux Juifs : la même pensée préside à toutes ses œuvres. – Comment donc le Christ a-t-il dit lui-même : «Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui se sont égarées de la maison d'Israël ?» (Mt 15,24) Comment a-t-il tenu ce langage à ses disciples : «Vous n'irez pas dans la voie des nations, et vous n'entrerez pas dans la cité des Samaritains ?» (Ibid., 10,5) D'où vient que Paul disait à son tour : «C'est à vous que nous devons d'abord annoncer la parole de Dieu; mais, puisque vous la repoussez et que vous ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle, voici que nous nous tournons vers les Gentils ?» (Ac 13,46) – Toutes ces paroles ont pour but de nous apprendre que Dieu ne s'est pas détourné de son dessein, que rien n'arrive à l'improviste. «Selon les vues de Celui qui accomplit toutes les choses conformément à sa propre volonté.» Il a tout disposé d'avance, il n'a rien fait après coup; lui-même a fixé le but conformément à sa propre volonté. Ce n'est donc pas au fond parce que les Juifs ont repoussé sa grâce qu'il a fait appel aux nations; il n'a subi ni contrainte ni pression d'aucun genre. «Afin que nous servions à faire éclater sa gloire, nous qui les premiers avons espéré dans le Christ; et vous aussi, quand vous avez eu recueilli la parole de vérité, vous trouvez en lui l'évangile de votre salut.» Cela revient à dire : C'est par lui que vous êtes sauvés. Vous le voyez, le Christ nous apparaît sans cesse comme l'auteur de tout, et jamais comme un subalterne exécutant un ordre reçu. L'Apôtre dit encore, écrivant aux Hébreux : «Celui qui jadis avait parlé à nos pères par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers temps par son Fils.» (Heb 1,1-2) «La parole de la vérité,» dit Paul, et non plus de la figure ou du symbole. «L'évangile de notre salut,» par opposition à l'ancienne loi, et de plus aux peines futures; expression juste et remarquable, quoique en partie voilée. La prédication n'est pas autre chose, en effet, que la bonne nouvelle du salut, puisqu'elle offre un espoir à ceux-là qui font tout pour se perdre. «Ainsi vous avez été par la foi marqués du sceau de l'Esprit saint, objet de la promesse et gage assuré de notre héritage.» Nouveau signe de sollicitude que cette

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

empreinte sacrée, empreinte, et non séparation ni simple désignation par le sort. Comme on donne un signe distinctif à ceux qu'on a choisis, ainsi Dieu détermine ceux qui devront croire et les marque pour l'héritage des biens à venir.

2. Remarquez de quelle façon, lorsque le temps arrive, il les fait paraître au grand jour. Tant qu'ils n'existaient que dans sa prescience, ils étaient inconnus à tous; après avoir reçu la divine empreinte, ils ont été manifestés, mais non comme nous : on ne les distinguera que d'un petit nombre. Les Israélites étaient marqués aussi; seulement, ils l'étaient par la circoncision, comme l'est un vil troupeau : nous le sommes nous par l'Esprit saint, comme des enfants. Que signifie cette expression : «L'Esprit de la promesse ?» Celui qui nous avait été promis; c'est le premier sens qui se présente. Il y a deux promesses, l'une donnée par les prophètes, l'autre par le Fils. D'abord, écoutez le langage de Joël : «Je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils prophétiseront ainsi que vos filles, et vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes.» (Joël 2,28) Ecoutez maintenant le Christ : «Et vous recevrez la puissance de l'Esprit saint, qui viendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem et toute la Judée, dans Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre.» (Ac 1,8) Il fallait croire à la parole du Christ, puisqu'il est Dieu. Paul ne s'appuie pas néanmoins sur cette raison; il examine simplement cette parole comme celle d'un homme. Voici comment il s'exprime dans l'Épître aux Hébreux : «Afin que deux choses immuables, où Dieu ne saurait tromper, nous donnent une consolation assurée.» (Heb 6,18) Il appuie de même ici les promesses qui concernent l'avenir sur les bienfaits déjà donnés. Ces bienfaits, il les appelle des arrhes, les arrhes étant une partie du tout. Le Seigneur nous a comme acheté notre salut, et sur-le-champ il nous a donné des arrhes. Pourquoi n'a-t-il pas immédiatement donné le tout ? Parce que nous-mêmes n'avons pas tout fait. Nous croyons; c'est un commencement : et lui aussi nous a donné des arrhes. Après que nous aurons manifesté notre foi par les œuvres, il nous donnera le tout.

Il a cependant payé le prix d'une autre façon, par son propre sang; il nous en a même promis un autre encore. De même que les nations qui se font la guerre ne traitent de paix qu'en se donnant des otages; de même Dieu nous a donné son Fils comme gage de paix et d'alliance, et l'Esprit saint. Ceux à qui ce divin Esprit a été vraiment donné, savent qu'il est les arrhes de l'héritage. Tel était Paul, qui sur la terre avait déjà goûté les biens du ciel; aussi brûlait-il d'impatience et ne cessait-il de gémir, appelant de tous ses vœux le moment de quitter ce monde, le voyant d'un tout autre œil que nous, habitant le monde à venir par toutes les aspirations de son âme. Vous n'avez pas eu part à la réalité; et voilà pourquoi vous ne comprenez pas les paroles. Si nous étions tous participants de l'Esprit comme il conviendrait d'y participer, nous verrions d'avance l'éclat et la félicité de la patrie céleste. De quoi donc est-il les arrhes ? De la rédemption, de la possession du ciel; car c'est alors que la rédemption sera parfaite. Maintenant nous vivons encore dans le monde, nous souffrons les misères de l'humanité, nous sommes au milieu des impies. La rédemption véritable exclut tout péché, toute souffrance, tout mélange impur. Déjà cependant nous avons les arrhes; car nous nous séparons des méchants, notre conversation n'est pas sur la terre, nous nous élevons au-dessus des choses d'ici-bas, nous sommes des étrangers en ce monde. «Pour l'exaltation de sa gloire.» Paul ne cesse de le répéter. Pour quelle raison ? Parce que cela suffit pour convaincre les auditeurs. Si le Seigneur agissait de cette manière à cause de nous, semble-t-il dire, il ne serait pas impossible de douter; mais, du moment où c'est pour lui-même, pour manifester sa bonté, ce motif est un témoignage qu'il n'en saurait être autrement. Cette doctrine se produit sans cesse au sujet des Israélites. «Accordez-nous cette grâce pour la gloire de votre nom.» (Ps 108,21) Dieu lui-même disait : «Je le fais pour moi.» (Is 48,11) Moïse lui demandait aussi d'agir pour son propre nom, quand même ce ne serait pas pour un autre. Les auditeurs sont persuadés et ranimés, en apprenant que l'auteur même de la promesse doit l'accomplir dans l'intérêt de sa propre gloire. Que ce langage toutefois ne vous jette pas dans l'indolence; s'il agit de son côté, Dieu veut aussi que nous agissions du nôtre, Il a dit : «Je glorifierai ceux qui me glorifient, et ceux qui méprisent seront méprisés.» (I R 2,30) Ne devons-nous pas croire dès lors qu'il exige notre concours ? Il fait surtout briller sa gloire en sauvant ses ennemis, pendant que ceux qui sont devenus ses amis lui demeurent fidèles. Si ces derniers retournent à leur ancienne inimitié, tout devient inutile.

3. Il n'existe pas un second baptême, une seconde réconciliation ne s'opère pas; il ne reste plus qu'une formidable attente du jugement, et l'ardeur implacable de ce feu qui doit s'attacher aux adversaires de la grâce. Si nous demandons pardon, tandis que nous restons constamment en guerre avec Dieu, nous ne cessons pas de mériter sa haine, de nous livrer à la volupté, de nous enfoncer de plus en plus dans le mal, de fuir ce soleil de justice qui s'était

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

levé pour nous. Voulez-vous percevoir ce rayon qui dessillera vos yeux, ayez-les purs, sains et perspicaces. Il vous a présenté la vraie lumière; ai vous l'évitez pour vous enfoncer dans les ténèbres, quel moyen de justification, quel espoir d'indulgence aurez-vous ? Aucun désormais; car c'est là le signe d'une haine implacable. Quand vous ne connaissiez pas Dieu, étant son ennemi, vous étiez digne de quelque pitié : maintenant que vous avez goûté la miel de sa miséricorde, si vous le repoussez, si vous revenez à votre vomissement, impossible de rien voir en vous que les marques évidentes d'une profonde aversion et d'un insolent mépris. – Il n'en est rien, me direz-vous; je subis seulement le joug de la nature. J'aime certes le Christ; mais la nature me domine. – Si vous subissez la violence et la nécessité, il vous sera fait miséricorde; si vous êtes tombé dans l'apathie, point de pardon pour vous. Posons-nous donc cette question même, examinons si nos péchés sont l'effet de la pression et de la contrainte, ou bien de l'indolence et de la pusillanimité. «Vous ne tuerez pas,» est-il écrit. (Ex 20,13) Quelle est la nécessité, quelle est la contrainte qui vous pousse au meurtre ? Ne faut-il pas plutôt se faire violence pour tuer ? Quel est celui de nous qui de son libre mouvement va plonger le glaive dans la gorge de son prochain et tremper ses mains dans le sang ? Aucun sans nul doute. Vous le voyez donc bien, la violence et la nécessité se trouvent dans le crime. Le Créateur a mis dans notre nature un doux penchant qui nous porte à nous aimer les uns les autres. «Tout animal aime son semblable, nous dit-il, et l'homme son prochain.» (Ec 13,19) N'est-il pas évident que nous tenons de la nature le germe de toutes les vertus ? C'est le vice qui est en dehors de la nature; et, s'il nous tient subjugués, c'est la preuve de notre profonde indolence.

Et l'adultère, quelle nécessité suppose-t-il ? – Il en est une, me répondra-t-on, la tyrannie de la concupiscence. – Comment cela ? N'avez-vous pas votre femme légitime, et la possibilité d'échapper à la tyrannie de vos passions ? – Mais je suis comme fasciné par la femme du prochain. – Ce n'est nullement là de la nécessité; il ne faut pas la confondre avec un tel amour. On n'aime pas par nécessité, on aime volontairement et de soi-même. Dans un sens général, la nature impose peut-être une sorte de nécessité; mais le choix est libre. Dans le cas prévu d'ailleurs, ce n'est pas de la propension naturelle qu'il s'agit, c'est de la vaine gloire, d'une volupté désordonnée, de l'injustice et de l'outrage. Quelle est donc la femme adoptée par la raison ? Celle qui vous est attachée par des liens sacrés, votre auxiliaire dans la fondation de la famille, ou bien celle qui ne vous est rien ? Ne savez-vous pas que l'habitude produit les affections particulières, et non point la nature ? Ne mettez pas encore la propension; car elle a pour but le mariage vrai, la propagation de l'espèce, et non l'adultère et la dégradation. Les lois elles-mêmes se montrent indulgentes pour les fautes qui proviennent de la nécessité; mais, à vrai dire, il n'est pas de péché qui provienne de la nécessité, tous sont causés par notre faiblesse. Dieu n'a pas constitué la nature de telle façon qu'elle soit dans la nécessité de pécher; en supposant cette nécessité, le châtement ne saurait être. Nous-mêmes ne demandons pas compte de ce qui se fait par force et sans qu'on puisse l'éviter; comment Dieu le pourrait-il, lui si plein d'amour et de bonté pour les hommes ? Est-ce le vol qui serait une chose forcée ? – Oui, me répondra-t-on, et c'est le dénûment qui violence. – Il nous force à travailler sans doute, mais nullement à voler. L'indigence produit donc un effet contraire; l'oisiveté conduit au vol, tandis que l'indigence inspire l'amour du travail, bien loin de pousser à la paresse. Le vol est donc également une lâcheté. Il est encore aisé d'y voir de la démenche; car que jugez-vous plus fatigant et plus pénible, dites-le-moi, de passer les nuits sans sommeil, de percer les murs, de marcher dans les ténèbres, d'exposer constamment sa vie, tout en menaçant celle des autres, d'être toujours dans de mortelles frayeurs, ou bien de s'appliquer à des travaux quotidiens, dans le calme et la sécurité ? Evidemment c'est ici ce qu'il y a de plus facile; et cette facilité fait que le plus grand nombre prennent ce parti.

4. La vertu, vous le voyez, est donc conforme à la nature; et le vice est en dehors : c'est comme la santé et la maladie. Le mensonge et le parjure sont-ils commandés par la nécessité ? Nullement; nous y venons de nous-mêmes. – On ne nous croira pas, me dira-t-on. – Si nous n'obtenons pas la confiance, c'est que nous le voulons bien; nous pouvions l'obtenir par nos mœurs beaucoup plus que par nos serments. Pour quelle raison, dites-moi, croyons-nous certaines personnes sans qu'elles aient besoin de jurer, tandis que nous n'en croyons pas d'autres qui jurent ? Il est donc évident que le jurement n'était pas du tout nécessaire. Qu'un tel émette une affirmation, je le crois sans qu'il jure; je ne vous crois pas malgré tous vos serments. Voilà ce que vous entendez dire. Le serment est donc superflu, je le répète, il est plutôt une cause de défiance qu'une preuve de bonne foi. Quand on jure aisément, on ne prouve pas en faveur de sa piété. Plus un homme abuse du serment, moins il a besoin d'y recourir : celui qui n'en use même pas en recueille tous les avantages. Est-il, par conséquent,

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

nécessaire de jurer pour inspirer la confiance ? Assurément non, puisque ceux qui ne jurent pas l'obtiennent plus entière. Obéirait-on à la nécessité quand on insulte son frère ? – Oui, me répondra-t-on, parce la colère nous excite et nous enflamme, ne permettant pas que l'âme se tienne en repos. – L'injure, ô homme, est un effet, non précisément de la colère, mais de la pusillanimité. Si la colère en était la cause, tout homme en qui la colère est excitée, ne cesserait de vomir des injures.

La passion de la colère est en nous pour nous aider à corriger les prévaricateurs, pour nous ranimer nous-mêmes et nous mettre à l'abri de la torpeur, non certes pour que nous disions des injures à notre prochain. La colère est un aiguillon destiné surtout à nous stimuler contre le démon, de telle sorte que nous l'attaquions avec une sainte impétuosité; ce n'est pas contre nos frères, encore une fois, qu'elle nous a été donnée. Nous avons des armes pour faire la guerre à notre ennemi, et non à nous-mêmes. Vous êtes d'un caractère irascible ? Montrez-vous tel contre vos péchés, ne ménagez pas les faiblesses de votre âme, tenez votre conscience en éveil, soyez un juge inflexible, un maître plein de vigueur. Voilà le bénéfice de la colère, voilà pourquoi le Créateur a mis cette passion en vous.

Et la rapine, serait-elle un effet de la nécessité ? Pas davantage. Quelle nécessité, quelle contrainte voyez-vous là, je vous le demande ? – La pauvreté, me répondrez-vous, la crainte de manquer du nécessaire. – Non, vous ne devez pas pour cela commettre l'injustice; le bien acquis de cette façon n'offre aucune sécurité. Vous imitez un homme à qui l'on demanderait pour quel motif il pose sur le sable les fondements de sa maison, et qui répondrait que c'est à cause des vents et de la pluie. C'est précisément la raison pour laquelle il ne fallait pas bâtir sur le sable; car les pluies et les orages auront bientôt ruiné cette maison. Voulez-vous donc être riche, ne vous livrez pas à la cupidité. Voulez-vous léguer la richesse à vos enfants, qu'elle soit fondée sur la justice, si toutefois il en existe de telle. C'est la seule qui ne s'écroule pas, qui demeure inébranlable : celle qui n'est pas juste a bientôt disparu. Quoi ! vous aspirez à la richesse, et vous ravissez le bien d'autrui ? Mais ce n'est pas en cela qu'elle consiste, elle consiste dans ce qui vous appartient, celui-là n'est pas riche dont les possessions appartiennent aux autres. On pourrait autrement regarder comme les plus riches et les plus opulents de tous, ceux qui vendent ou reçoivent des vêtements de soie. Ils ne les ont que pour un temps, et nous n'avons pas la pensée de les appeler riches. Pourquoi ? Parce qu'ils sont simplement les dépositaires d'un bien étranger. Alors même qu'ils possèdent ces vêtements, le prix ne leur en appartient pas; auraient-ils de quoi les payer, ce n'est pas encore être riche. Si l'argent qu'on doit compter ne constitue pas la richesse, puisqu'il faut immédiatement s'en dessaisir, comment le fruit de la rapine pourrait-il la constituer ? A vouloir absolument être riche, et ce n'est pas une nécessité, vous venez de l'entendre, quelle est la richesse que vous désirez surtout avoir ? n'est-ce pas une longue vie ? Eh bien, les hommes de rapine ne vivent guère longtemps. Souvent ils expient leurs injustices et leur cupidité par une mort prématurée, ils jouissent peu de leurs possessions, ils quittent la terre n'ayant droit qu'à la géhenne; souvent ils sont emportés par des maladies qu'engendrent les délices, les fatigues et les soucis.

Je voudrais bien savoir dans quel but les hommes soupirent tant après les richesses. Car enfin le Créateur a renfermé notre nature dans de telles limites que nous n'avons nul besoin de les rechercher. Un vêtement ou deux, par exemple, suffisent à couvrir notre corps, et le superflu n'est en cela d'aucune utilité. Pourquoi donc ces vêtements sans nombre, aliments destinés aux vers ? L'estomac n'a pas des limites moins restreintes, et ce qui les dépasse a nécessairement pour effet de porter atteinte à la vie. A quoi bon dès lors tant de divers troupeaux et cette quantité de viandes ? Un abri nous suffit également. A quoi servent donc ces portiques et toutes ces riches constructions ? Malheureux ! vous dépouillez les pauvres pour faire une demeure à vos oiseaux de proie ou d'agrément ! L'enfer a-t-il assez de supplices pour de telles folies ? Il en est beaucoup qui dressent des colonnes et de splendides édifices ornés des marbres les plus précieux, dans des endroits même où personne ne les verra; et quelle est l'extravagance devant laquelle ils reculent ? Eux-mêmes n'en jouissent donc pas, ni les autres; la solitude ne leur permet pas de s'y transporter, rien cependant ne les arrête dans leurs folles dépenses. Vous le voyez, ils ne construisent pas en vue de leur utilité. Et la cause de tous ces désordres, c'est l'égaré de l'orgueil et la fureur de la vaine gloire. Fuyons ce mal, je vous en conjure, si nous voulons échapper aux autres, et gagner les biens promis à ceux qui aiment Dieu, dans le Christ Jésus notre Seigneur.